

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL



Revue, Religion, Littérature
22, RUE DE VERNEUIL.

Toutes les communications relatives au journal, demandes d'abonnement, réclamation, demandes de changement d'adresse, doivent être adressées à M. Eugène Basse, directeur-gérant, 22, rue de Verneuil. Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris.

30^e ANNÉE. VOL. II. N° 1538
Mardi 27 Août 1879

57^e Folio. — La valeur du numéro : 2 fr. — Le vol. complet : 104 fr.

PRIX D'ABONNEMENT

Paris et Départements : 6 mois, 8 fr. ; 1 an, 15 fr. — 1 an, 18 fr. — En avant, le port de vue, même les envois.
Les abonnements partent du 1^{er} janvier de chaque année.

Revue de l'Art et d'Économie
55, RUE DE RICHELIEU

L'Administration ne répond pas des manuscrits et des documents qui lui sont adressés; elle ne s'engage jamais à les publier.
Ni les traités, la traduction et la reproduction à l'étranger sont interdites.

SOMMAIRE.

Revue : Eduardo Gasset y Artaza, membre du nouveau cabinet espagnol, ministre d'Outre-Mer. — Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — L'Œuvre de l'Espagne : journal d'un sous-officier de l'infanterie de La Flota. — Paris photographique : les tentatives de sir Richard Wallace. — La reine Marguerite.

Revue de l'Art et d'Économie : l'art dans les livres. — Expéditions de dynamite au fort d'Alcazar. — La route de Metz.

Correspondance : Le mouvement révolutionnaire espagnol (Serrano, Est. Gasset y Artaza, ministre d'Outre-Mer). — L'expédition de la Flota de La Flota à l'Œuvre de l'Espagne (photojournal) : sous-officier espagnol cité par les journaux. — Histoire récente de la reine Marguerite.

Le mouvement de l'art dans les livres. — Les tentatives de sir Richard Wallace. — Expéditions de dynamite au fort d'Alcazar. — La route de Metz. — Promesses archéologiques. — Mort de Léon de la Flota. — Expéditions de l'Espagne au fort d'Alcazar (7 gravures). — Paris : tentative de la reine d'Espagne à l'Œuvre de l'Espagne, le grand canal de Metz. — Histoire.

EDUARDO GASSET Y ARTAZA

SEIGNEUR DU NOUVEAU CABINET ESPAGNOL, MINISTRE D'OUTRE-MER

Un fait remarquable, et qui caractérise bien les tendances également de l'époque où nous vivons, c'est l'avancement des journalistes aux plus hautes positions de la politique; ainsi, au moment où la République des États-Unis est sur le point de choisir pour président M. Horace Greeley, simple rédacteur en chef de la Tribune, nous voyons l'Espagne, ce pays de mœurs et de traditions si différentes, pour ne pas dire si opposées, compter au nombre de ses principaux ministres un homme dont la carrière a été consacrée, presque tout entière, aux lumes de la politique qu'on appelle libérale, et qui a attaché son nom à la fondation de plusieurs des plus importants journaux de l'Espagne.

M. Eduardo Gasset y Artaza est né en 1832; poète distingué, il se fit connaître de bonne heure par des ouvrages où la sincérité par des inspirations s'alliait à une forme élégante et distinguée; il débuta, comme journaliste, au *Semanticista* piémontais, qu'il quitta bientôt pour fonder la *Illustración de Madrid*. Mais, malgré le succès rapide de la nouvelle feuille, il fallut un champ plus vaste au jeune homme de vingt-cinq ans,



LE NOUVEAU MINISTRE ESPAGNOL.
Don Ed. Gasset y Artaza, ministre d'Outre-Mer.

désireux d'entrer dans la politique militante et de contribuer, d'une manière active, au progrès des idées libérales qui commencent seulement alors à se faire jour en Espagne.

Soutenu par les marchands O'Donnell et Serrano, M. Gasset fonde, en 1858, le *Bo del País*, principal organe de l'Union libérale, et combat avec acharnement, pendant plusieurs années, pour l'obtention des réformes constitutionnelles réclamées des lors par tous les esprits élevés, soucieux de l'avenir de l'Espagne; nommé plus tard préfet dans divers postes importants, il abandonne ses fonctions, en 1867, pour signer la fameuse protestation contre Narvaiz, et suit, à Mahon, son ancien Serrano disgracié.

Mais le calme de la retraite ne pouvait convenir à un caractère aussi ardent que celui de M. Gasset; pour battre ses adversaires, il crée l'*Imparcial*, feuille doctrinaire, qui devait acquérir une si rapide notoriété à l'étranger, et qui prépare l'insurrection de Cadix, en servant de lien aux efforts de Serrano, de Prim et de Topeta.

Dès lors, la carrière de M. Gasset devient chaque jour plus brillante: élu député à la Constitution, il y soutient énergiquement les libertés politiques contre tous les partis; la haute influence que lui a déjà conquise son talent



L'Île de Pâques

Pierre Loti (sous le nom de Julien Viaud)



L'Illustration, L'Illustration des 17, 24 et 31 août 1872, Paris, 1872

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

- I. — [Article du 17 août 1872](#)
- II. — [Article du 24 août 1872](#)
- III. — [Article du 31 août 1872](#)

L'ÎLE DE PÂQUES

JOURNAL D'UN SOUS-OFFICIER DE L'ÉTAT-MAJOR DE *La Flore*

3 janvier 1872.

À huit heures du matin la vigie signale la terre et la silhouette de l'île de Pâques se dessine légèrement dans la direction du nord-ouest. La distance est énorme encore et nous n'arriverons que dans la soirée malgré la rapidité que les alisés nous donnent.

On nous a fait sur cette terre isolée les récits les plus étranges. Peu de navigateurs l'ont encore visitée, attendu qu'il faut pour l'atteindre s'écarter de plusieurs centaines de lieues des routes tracées à travers le Pacifique. Les récits qu'en ont faits la Pérouse, Findley et le commandant Gori sont parfaitement contradictoires.

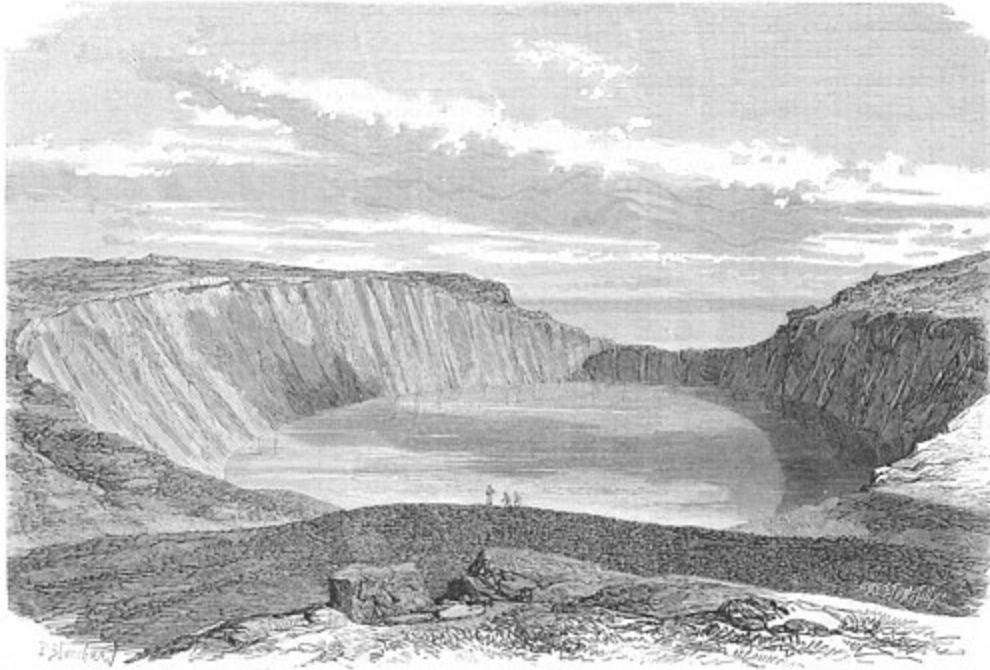
Certaines gens prétendent qu'on pourrait bien nous y manger, si nous nous aventurons follement dans l'intérieur de Rapa-Nui. On assure qu'une corvette russe ayant mouillé récemment dans la baie de Cook, les indigènes attroupés sur la plage s'opposèrent par la force au débarquement des visiteurs.

Il paraît, d'ailleurs, qu'une longue ceinture de brisants intercepte pendant plusieurs mois les communications entre l'île et la mer ; un précédent amiral de la station en a fait l'expérience et n'a pu y aborder.

À Valparaiso on nous dit qu'il ne reste plus à Rapa-Nui que quelques tristes sauvages affamés et craintifs qui vivent de lichens et de varechs.

Enfin, suivant l'opinion la plus accréditée à bord, la race indigène s'est éteinte entièrement, et l'île n'est plus qu'une grande solitude, au milieu de l'Océan, dont les vieilles statues de pierre, dans leur étrange majesté, sont maintenant les seules gardiennes.

Cependant ce pays mystérieux s'approche lentement et notre imagination est tendue et embrouillée par ces opinions si diverses ; nos yeux fouillent ardemment dans cette forme vague et nous cherchons déjà à y découvrir des choses extraordinaires. Rapa-Nui nous apparaît, dans la brume adoucie du lointain, et nous semble composé de cratères rougeâtres, tout à fait dépourvus de végétation. L'un d'eux présente, avec une parfaite régularité, la forme d'un trône antique.



L'ÎLE DE PÂQUES. — Le cratère de Rana-Rau.

À quatre heures, la frégate jette l'ancre dans la baie de Cook, au milieu d'un vent déchaîné ; à notre grande stupéfaction, une baleinière se dirige sur le bord et nous amène un vieux Danois, personnage absolument imprévu. Un Européen en chair et en os, qui arrive de Rapa-Nui à notre rencontre, déroute les idées légendaires que nous avons sur l'île.

Nous apprenons du vieux Danois qu'il est le seul Européen dans l'île, et qu'il a été envoyé là par M. Brader, riche planteur de Papéiti, qui désire établir à Rapa-Nui une plantation de patates douces.

Le vieux Danois a une naïve ambition dont il nous fait part ; il espère très-prochainement se faire nommer roi de l'île de Pâques ; il nous apprend que l'ancienne population du pays, très-nombreuse autrefois, a été décimée

par une suite de bouleversements et de désastres, et qu'il n'y a plus aujourd'hui dans l'île que trois ou quatre cents indigènes.

Un rameur indigène, Pétéro, monte à bord. L'impression que m'a causée cette figure restera toujours dans mon souvenir. L'île de Pâques seule peut produire de ces têtes à moitié fantastiques. Pétéro est nu, à l'exception d'une ceinture d'écorce de mûrier qui remplace la vieille feuille de vigne ; il est petit, lesté et nerveux comme un chat ; ses cheveux, ébouriffés et d'une nuance rouge inconnue en Europe (un peu celle des perruques des momies d'incas), sont noués en plumets au-dessus du front par des tiges de scabieuses ; il paraît avoir 25 ans ; sa figure énergique et maigre est d'une forme et d'une expression charmantes, quoiqu'un peu diabolique ; ses yeux, démesurément grands, sont tristes et égarés ; ses lèvres épaisses sont tatouées en bleu. Je n'aurais jamais cru, avant de l'avoir vu, qu'un être humain pût réaliser aussi parfaitement le type rêvé des farfadets.

Pétéro a passé la soirée à bord ; il a dansé et chanté des airs de son pays. Pendant qu'il captivait ainsi nos oreilles et nos yeux, plusieurs pirogues, remplies de sauvages, ont entouré la frégate. Ils venaient échanger leurs idoles pour des vêtements.

Nous irons demain matin à cinq heures, J..., de la R... et moi, mettre le pied dans Rapa-Nui... Pétéro, auquel nous avons donné rendez-vous, nous attendra sur la plage.

(4 janvier). Nous sommes en effet partis ce matin au petit jour... la matinée était froide, le temps couvert ; la brise d'est roulait de gros nuages noirs... Il y avait sur le ciel et sur les volcans des teints impossibles à décrire,

Nous avons, sans trop de peine, trouvé la passe au milieu des brisants ; d'ailleurs, Pétéro était là. Il nous attendait, perché comme un oiseau de mer sur la pointe d'un rocher.

Ses cris donnèrent l'éveil à la population de la baie et, en un instant, la grève se couvrit de sauvages. Tous ces hommes sortaient comme par miracle de petites huttes tellement basses, qu'elles semblaient incapables de

contenir des êtres humains. Ils agitaient, dans l'obscurité matinale, leurs lances de silex, leurs pagayes et leurs vieilles idoles... C'était bien là l'île de Pâques... Rapa-Nui... telle que je l'avais rêvée ; et ces hommes, que je voyais s'agiter d'une manière si étrange, étaient les derniers débris de leur race mystérieuse... Je me crus tombé au milieu d'un peuple de fantômes... Le canot qui nous avait amenés reprit le large : J... et de la R... m'abandonnèrent et je restai seul au milieu de mes nouveaux hôtes.

C'était quelque chose de si imprévu, de tellement saisissant, que les plus insensibles en eussent été frappés. Je me sentis malgré moi pénétré d'une certaine terreur... Terreur irréfléchie, car ces figures auxquelles le tatouage pouvait donner, au premier abord, un aspect si farouche, étaient pourtant pleines de douceur et de bonté, empreintes toutes de cet air de tristesse effarée et sauvage que Pétéro possédait à un si haut degré.

On chantait autour de moi une sorte de mélodie plaintive et lugubre.

Tous ces hommes m'examinaient avec curiosité, accompagnant leur chant d'un balancement monotone de la tête et des reins. Chacun d'eux me présentait une idole informe et grimaçante, à laquelle, plus qu'à moi-même, la déclamation semblait adressée.

Puis, tout à coup, le rythme s'animait, les voix donnaient des notes rauques, précipitées, et la danse devenait furieuse, frénétique...



L'EXPÉDITION DE LA FRÉGATE *LA FLORE* À L'ÎLE DE PÂQUES (OCÉAN PACIFIQUE). — Une fête religieuse célébrée par les naturels.

Ce chœur s'était organisé trop spontanément pour qu'il me fût possible d'en saisir le motif, et Pétéro ne me comprit pas, quand je lui en demandai l'explication.

Pétéro me prit par la main droite, un vieux chef tatoué prit ma main gauche ; tous deux m'emmenèrent en courant, et toute la population suivit.

On s'arrêta devant une case adossée à un rocher, laquelle était la propriété du vieux chef ; l'entrée microscopique en était gardée par deux idoles de granit et pouvait mesurer 40 centimètres dans sa plus grande largeur. Je fus convié à entrer, ce que je fis de très-bonne grâce, à la manière des chats, et j'allai m'asseoir sur des nattes, entre la cheffesse et sa fille.



L'EXPÉDITION DE LA FRÉGATE *LA FLORE* À L'ÎLE DE PÂQUES. — Aspect de la case d'un chef de tribu.

L'idée m'ayant pris de dessiner la figure de l'un d'eux avec ses tatouages compliqués, l'admiration publique fut à son comble, et il fallut immédiatement dessiner tous les assistants et toutes les idoles ; ce qui fut fort long.

Je prends congé du vieux chef ; Pétéro m'emmène dans une case éloignée ; on m'y fabrique des lances que j'avais demandées et j'y lie connaissance avec Marie et Juéritaï, deux gracieux types de jeunes filles de Rapa-Nui.

En sortant de la case, la danse des pagayes commence ; Péréro prend sa course et m'emmène de nouveau chez le vieux chef, qui me reçoit, cette fois, dans une grotte attenante à sa demeure... Il a décidément l'air d'un vieux sorcier ; sa haute taille, ses grands cheveux, son tatouage et l'habitude qu'il a de s'accroupir comme une bête sauvage, lui donnent un air presque terrible ; de près, c'est pourtant la figure la plus douce que j'aie jamais vue, avec celles de ses frères Atamon et Houger, qui habitent la case voisine. À côté d'eux, la chéfesse paraît hideuse. Impossible de voir malpropreté plus grande, jointe à plus d'impudeur.



Tatouages d'un chef.

À neuf heures, grande rumeur au dehors ; c'est de Lamotte, le commandant de L... et M. M... qui passent, eux aussi, avec un nombreux cortège de sauvages. Ils m'offrent passage dans leur baleinière ; j'accepte seulement d'y mettre ma pagaie et mes lances ; mais la baleinière est mouillée dans la baie de Cook, à 2 kilomètres plus loin ; je joins mon cortège au leur et les accompagne en grande pompe ; les sauvages dansent et chantent comme de grands enfants qu'ils sont.

Le commandant de L... admire mes trésors ; il n'a rien vu de pareil : il me prie de lui procurer une idole comme les miennes ; il pense qu'il s'est établi une grande intimité entre les sauvages et moi ; pour effectuer l'échange, il m'abandonne sa redingote, objet d'un prix inestimable ; je

traite donc avec mon ami le vieux chef pour un bonhomme de bois qu'il tenait pieusement emmaillotté dans son manteau d'écorce de mûrier.

Un autre chef m'emmène dans sa case, perchée solitairement dans un creux de rocher. Désirant se procurer une boîte d'allumettes suédoises qu'il avait vue en ma possession, il me propose de l'échanger contre des boucles d'oreille, en épine dorsale de requin, ce que j'accepte très-volontiers.

À 10 heures, J... et de la R... reviennent ; ils avaient chassé du côté du grand cratère de Rarro-Kan ; ayant manqué des lapins, ils ne rapportent que des mouettes blanches, qu'ils distribuent aux femmes. Ils me trouvent assis sur l'herbe, au milieu de mes nouveaux amis. Plusieurs femmes se groupent autour de nous ; beaucoup sont jolies et vêtues de ces tuniques de fabrication française que portent les Tahitiennes ; Marie et Juéritaï se joignent à nous.

La baie d'Hanga-Roa, où les canots viennent accoster, est demi circulaire, dominée par des terrains en amphithéâtre, sur lesquels sont bâties les huit ou dix cases du village.

C'est là que nous nous asseyons, pour attendre l'arrivée des embarcations de la frégate.

Sur un rocher plus élevé se tient une autre partie de la population plus craintive ou plus sauvage, avec laquelle nous n'avons jamais pu lier connaissance. Ils sont là, échelonnés sur les pierres et accroupis, aussi mystérieux et immobiles que les sphinx d'Égypte. Les hommes sont tatoués, les femmes vêtues d'un manteau blanc et couronnées de touffes de feuillage, les cheveux noués à l'antique... On dirait des druidesses, des vellédas silencieuses et inspirées. Ce rocher, où ces eus sont assis, est le seul point qu'éclaire le soleil ; il se détache en lumière sur un fond obscur de nuages noirs et de cratères... c'est imposant, étrange, invraisemblable...

La baleinière du commandant de L... m'arrache à ce spectacle ; il contourne les brisants et arrive réclamer son idole ; je le conduis chez le vieux chef ratifier son marché, au milieu d'un grand concours de monde.

Le canot major arrive à son tour et nous prenons congé de nos amis.

Après le déjeuner au carré, pendant lequel mes bonshommes de bois sont très-admirés et très-enviés, le canot major nous dépose encore sur la grève de Rapa-Nui : Ibouga, Atamon et Juéritaï nous attendaient comme de vieux amis ; nous nous promenons ensemble dans le village, puis je vais dormir sur une natte dans la case du vieux chef, et, pendant mon sommeil, Atamon m'évente avec un chasse-mouche en plumes noires.

La case est un ovale, dont les axes sont de deux et de quatre mètres ; elle est bâtie en dos d'âne, haute d'un mètre 50 centimètres, charpentée en feuilles de palmier et couverte en chaume. Le chef l'habite avec sa femme, ses deux fils, sa fille, son gendre, son petit-fils. Conjointement, avec ces sept personnes, on y trouve des poules, plusieurs lapins, et sept grands chats à mine allongée, ce qui n'empêche pas les souris d'aller et de venir au milieu de nous comme chez elles. Quand l'œil s'est habitué à l'obscurité, on distingue vaguement les objets suspendus aux parois ; ce sont des idoles, emmaillottées dans des étuis de paille, comme des bouteilles de champagne, des lances de silex, des pagayes à figure humaine, des coiffures en plumes, des ornements de danse et beaucoup d'ustensiles de forme bizarre, d'usage problématique, qui paraissent tous d'une grande vieillesse.

Toutes les cases du village sont bâties sur le même modèle.

Sur ma demande, Atamon me conduit au Moraï de la baie de Cook. Les indigènes appellent Moraï ces monuments mystérieux qui remontent à des époques incalculables. Moraï signifie proprement *sépulture* ; ce mot désigne aussi leurs idoles, et ces figures singulières sont liées dans leur esprit au souvenir des morts dont elles sont peut-être les images.

Nous suivons le chemin qui longe la mer et mène à la baie de Cook. Atamon me montre une maison ruinée, dont les murs extérieurs sont encore debout ; il dit que c'était la maison d'un *papa farani* (père français missionnaire). Il me raconte là-dessus, avec des gestes énergiques, une histoire apparemment très-émouvante que je ne comprends pas ; je vois à son animation qu'il y a dû avoir des coups de fusils, de lances, des gens cachés derrière les pierres, tout un roman très-dramatique. Atamon est

persuadé que j'ai très-bien compris, il me prend par la main et nous poursuivons notre visite.

Devant nous, est un monticule formé de pierres amoncelées, dans le genre des cromlechs gaulois ; il domine d'un côté la mer, de l'autre la plaine déserte. Atamon m'assure que c'est le Moraï, et nous grimpons tous deux sur les pierres. Je demande les statues, dont je n'aperçois pas trace ; mais Atamon, d'un geste recueilli, m'indique la terre et je regarde bien mes pieds... J'étais perché sur le menton d'un des colosses qui, renversé sur le dos, me regardait de bas en haut, avec les deux grands trous qui lui servaient d'yeux. Il était tellement grand et informe que je n'avais pas remarqué sa présence. Ils sont là tous, couchés pêle-mêle, à moitié brisés.

Eu face du Moraï est une petite plage circulaire, couverte d'un sable délicieux ; il est formé de coraux brisés, d'une blancheur de neige, mêlés de rameaux de corail rose et de coquilles exquises.

Le mauvais temps précipite notre retour, Atamon craint la pluie. La brise d'est souffle avec une intensité croissante et couche entièrement les herbes dans toute l'étendue de la plaine ; elle apporte des nuages tellement noirs que les cratères trouvent le moyen de se détacher en clair sur ce fond sinistre.

Nous laissons passer une averse, assis dans un creux de rocher, au milieu d'un essaim de libellules rouges...

XXX.

(La suite prochainement.)

L'ÎLE DE PÂQUES

JOURNAL D'UN SOUS-OFFICIER DE L'ÉTAT-MAJOR DE *La Flore*

(Suite)

Les environs de la baie d'Hanga-Piko sont très-animés le soir, au moment du départ des canots ; tous les officiers sont là, assis au milieu des groupes des indigènes. — Les druidesses et les mystérieux observateurs sont aussi là haut à leur poste. Je prends place au milieu de mes amis : Hanga Atamon, Pétéro, le vieux chef, Marie et Juéritaï arrivent, en courant, s'asseoir à côté de nous.

Les indigènes chantent : j'aurais voulu écrire quelques-uns de leurs airs, mais c'est impossible : il faudrait d'autres notations que celles que nous possédons ; celles-ci sont insuffisantes.

La musique des Tahitiens est gaie et facile ; celle de l'île de Pâques, au contraire, est étrangement triste, composée de phrases saccadées, courtes, que terminent des finales inouïes ; les hommes chantent d'une voix plaintive qui n'a rien de naturel ; en revanche, les femmes donnent des notes de la plus exquise douceur.

Au moment où J... nous amène le canot-major, survient la plus singulière créature du monde, petite grasse, à mine de Chinoise d'éventail. Elle est peignée avec soin, velue d'une tunique de mousseline jaune recouverte d'une couverture rouge, et elle a les lèvres ornées d'un léger tatouage. Elle s'avance en minaudant et s'assied d'un air discret. Pétéro affirme que c'est la femme des *papas farania*, ce qui surprend au premier abord ; nous apprenons ensuite qu'elle est l'épouse morganatique du vieux Danois.

Houga tient beaucoup à me porter lui-même dans le canot-major, de peur qu'il ne m'arrive quelque accident. Enfin nous partons...

5 janvier.

Le lendemain, nous avons encore obtenu, J... et moi, un canot à nos ordres ; la brise d'est est droit debout, ce qui ralentit notre marche et nous mouille de la tête aux pieds. Nous voulons accoster au plus près dans la baie de Cook : mais, connaissant mal la passe, nous nous embrouillons au milieu des brisants. Nous atteignons pourtant la plage en face de la maison ruinée du missionnaire. Atamon était accouru nous recevoir avec quelques sauvages de figure inconnue, et je fais parmi eux l'acquisition d'un petit dieu coiffé de plumes noires. Je mène J... voir l'antique Moraï, auquel nous devons, dans l'après-midi, enlever ses statues ; les indigènes organisent une danse générale sur les vieilles pierres du cromlech, et nous croyons voir une légion de farfadets.

En nous rendant au village, nous rencontrons plusieurs amis qui nous arrêtent ; c'est le vieux chef, accroupi dans un creux de rocher et qui marmotte des phrases inintelligibles ; plus loin, la chéfesse et sa fille, occupées à arracher des patates douces. Tout le monde nous tend les mains en disant : *ya orana tays* (toujours amis).

Je meurs d'envie de posséder une de ces coiffures en plumes noires que portent les chefs ; il faut faire des recherches, et Pétéro me présente dans plusieurs tanières où sont accroupis des vieillards tatoués, immobiles comme des momies et qui paraissent ne s'apercevoir en rien de ma présence ; l'un d'eux, cependant, travaille ; il arrache les dents à une mâchoire humaine pour remettre un œil d'émail à son idole. Il y a là plusieurs coiffures très-belles, mais ces messieurs en demandent des prix fous ; mon pantalon de toile blanche, ma veste de midship, avec ses attentes et ses galons (l'argent est inconnu à l'île de Pâques), c'est décidément trop cher ; il faut y renoncer.

Nous poussons jusqu'à la demeure d'Adam Smith, le vieux Danois. Cette maison est une ancienne demeure des missionnaires et la seule qui ne soit pas ruinée. Elle est grande, entourée d'un jardin et d'une véranda de boucinganaias.

L'épouse morganatique nous aperçoit par la fenêtre ; elle se dépêche de passer sa robe jaune et s'entortille dans sa couverture rouge ; après quoi, elle vient nous recevoir en souriant et nous fait plusieurs petites mines

gracieuses. Son maître et seigneur est absent, mais elle nous apporte une gargoulette d'eau douce, ce qui est dans le pays une chose très-précieuse ; on n'en trouve qu'après les grandes pluies, dans certaines mares du cratère de Ranokan.

Les indigènes la conservent dans des gourdes où elle fermente, et ces pauvres gens, qui se bourrent de lichen et de patates douces, sont souvent obligés de se priver de boire.

Un grand registre était ouvert devant moi sur une table ; en y jetant les yeux par distraction, j'y lus quelques phrases anglaises.

C'était le journal particulier du Danois. Il y écrivait chaque jour ses impressions, ses difficultés avec les naturels, toutes les circonstances de sa vie singulière.

Au retour, plusieurs naturels s'obstinent à nous vendre des lapins ; c'est là un des plus sérieux désagréments du pays ; chacun des naturels élève dans sa ceinture plusieurs de ces animaux et tourmente les étrangers pour les lui acheter. Un lapin pour une épingle ; c'est le tarif que les matelots ont établi.

Nous rentrons à bord, où l'amiral m'attend avec impatience pour m'envoyer prendre un dessin exact de la statue avant son enlèvement ; il désire envoyer ce dessin au ministère.

Cependant tous les préparatifs faits, la chaloupe parée, nous partons avec cent hommes pour aller chercher le colosse. M. Rodolphe, lieutenant de vaisseau, commande l'expédition.

La chaloupe très-chargée a du mal à passer les brisants et finit par s'amarrer dans une position convenable ; les indigènes s'étaient réunis en foule sur la plage et poussaient des cris perçants ; on avait répandu la nouvelle de l'enlèvement de la statue, et ils étaient accourus de toute part pour assister à la cérémonie ; il en était venu même de ceux qui habitent la baie de la Pérouse, de l'autre côté de l'île ; aussi voyons-nous beaucoup de figures nouvelles.

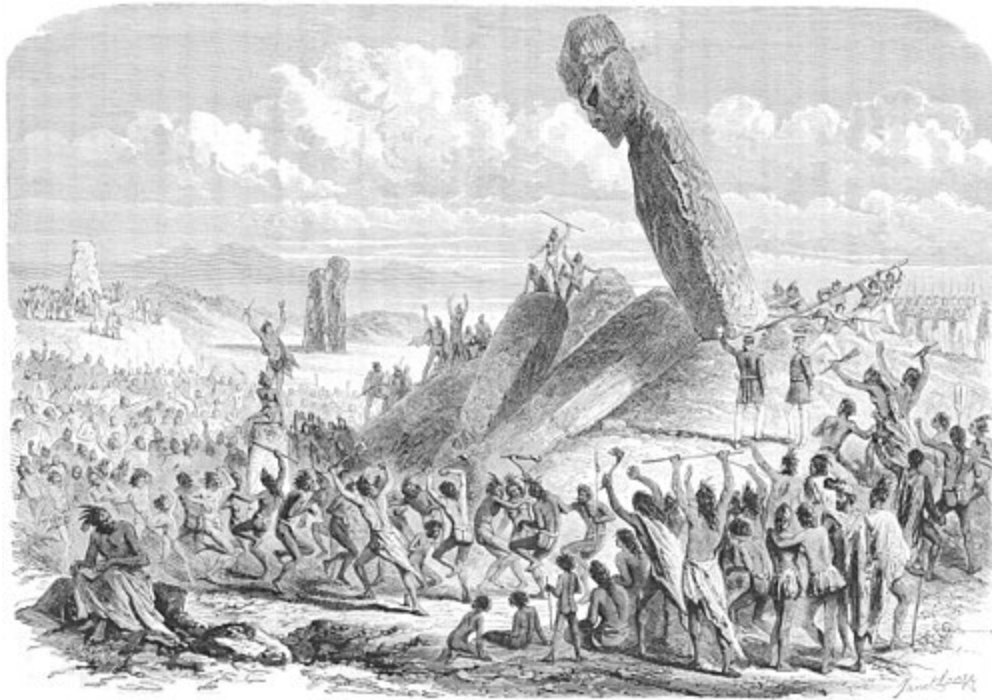
Les cent hommes de M. Rodolphe se rendent au Moraï en bon ordre et au pas, les clairons sonnait la marche ; ce bruit insolite met les indigènes dans un état indescriptible.

Quelle scène au Moraï ! Les sauvages, entraînés par l'exemple, se montrent aussi vandales que nous.

Au bout d'une heure tout était bouleversé, les statues brisées, chavirées, et on ne savait pas encore laquelle aurait l'honneur de se voir couper la tête pour aller figurer au Louvre, entre les divinités égyptiennes et celles d'Assyrie.

Les sauvages entremêlaient leur affreuse besogne de danses et de cris qui n'avaient rien d'humain... Mais debout et à l'écart se tenait un vieux chef, la tête hérissée de plumes noires. Il contemplait avec tristesse cette scène de destruction. Lui seul, sans doute, avait conservé le respect des choses sacrées.

La statue choisie est couchée la tête en bas, le visage dans la terre ; elle cède aux efforts des leviers, tourne sur elle-même et retombe brusquement sur le dos. Sa chute est le signal d'une danse générale : les sauvages sautent comme des fous sur la figure et le ventre de la statue, et gambadent en poussant vers le ciel mille cris frénétiques. Ces vieux morts des races primitives, depuis qu'ils sont endormis dans leur Moraï, n'ont jamais entendu pareil vacarme... si ce n'est celui qu'ont dû faire leurs statues quand elles sont tombées de vieillesse, une à une, le nez contre terre.



L'EXPÉDITION DE LA FRÉGATE *LA FLORE* À L'ÎLE DE PÂQUES. — Un détachement de l'équipage de *la Flore* renversant les statues de Vathu pour en rapporter les fragments en France.



Vue de face.



Vue de profil.

TÊTE DE STATUE MONOLITHE RAPPORTÉE EN FRANCE.

Ayant terminé mes croquis pour l'amiral, je repris avec Atamon le chemin du village ; j'y retrouvai Nougā, qui travaillait avec ardeur à me confectionner cette couronne de plumes noires si enviée, et qu'il me livra le soir même.

Pendant que j'attendais, le vieux chef de Rapa-Nui me montra d'un air engageant une poussière noire qu'il tenait enveloppée dans un étui de feuilles mortes et qu'il appelait Tatou. C'était de la poudre pour tatouer en bleu, et il me proposa de me faire un léger tatouage, opération douloureuse qui n'eut pas l'avantage de me tenter.

Je rentrai à bord à cinq heures, portant en triomphe ma coiffure de plumes noires et une autre de plumes blanches qui excitèrent l'admiration générale.

Après dîner, le commandant de L... me proposa de le suivre le lendemain matin à une excursion qu'il projetait de faire au cratère de Rano-Raroku, situé à six lieues de la baie de Cook, de l'autre côté de l'île.

(6 janvier). Notre petite expédition se met en marche à quatre heures ; nous atteignons la plage avant le jour dans la baie de Cook ; du côté du village, on aperçoit quelques feux dans l'herbe ; le ciel est entièrement couvert ; à l'Orient, une déchirure dans les nuages laisse voir la teinte jaune pâle qui précède le lever du soleil ; nous passons près de Moraï, dont l'aspect est sinistre.

Le vieux Danois, qui devait nous servir de guide et s'était engagé à nous attendre sur le bord de la mer, n'est pas à son poste ; aussi marchons-nous en avant dans l'herbe mouillée ; au bout d'une demi-heure, la mer et la frégate ont disparu derrière les replis du terrain ; nous nous enfonçons dans cette partie de l'île que couvre sur la carte des missionnaires le mot *Tekanhangearu* écrit en grosses lettres de la main de l'évêque de Tahiti, Tekanhangearu est le plus ancien des noms que les indigènes donnèrent à leur île.

Au temps même où la population était nombreuse, ce territoire central était inhabité. Quel étrange pays... Nous traversons des plaines désolées, couvertes d'une quantité innombrable de petites pyramides de pierre ; on dirait un cimetière immense.

Il pleut, le jour se lève, mais le temps est très-sombre ; l'horizon est toujours borné par des cratères qui ont tous la même forme conique, la même teinte uniforme. Les pyramides que nous rencontrons à chaque pas sont composées de pierres brutes, simplement posées les unes sur les autres ; le temps les a rendues noires ; elles paraissent être là depuis des siècles.

Nous sommes jusqu'aux genoux dans l'herbe mouillée ; cette herbe est toujours la même ; elle couvre l'île dans toute son étendue ; c'est une sorte de plante rude, à tiges ligneuses, d'un vert grisâtre, couvertes d'imperceptibles fleurs violettes ; il en sort des milliers de ces petits insectes qu'on appelle en France des éphémères.

Nous traversons une vallée où la végétation est un peu moins triste ; il y croît des cannes à sucre sauvages, quelques maigres broussailles de Mimosa, de Bouraas et de Mûriers à papier. L'absence complète des arbres à l'île de Pâques est d'autant plus singulière que tout atteste des traces d'une végétation détruite...

VIAUD.

(La fin prochainement.)

L'ÎLE DE PÂQUES

JOURNAL D'UN SOUS-OFFICIER DE L'ÉTAT-MAJOR DE *La Flore*

(Fin)

Nous avons traversé l'île dans sa plus grande largeur et nous nous retrouvons en face du Pacifique ; nous apercevons la mission de Vaïha, gardée par une vieille sauvagesse d'une laideur surprenante.

Nous déjeunons là, avant de nous remettre en route, avec le vieux Danois, qui nous a rattrapés, et nous montre là-bas, dans le lointain, le cratère de Rano-Raraku. Nous reconnaissons cette forme régulière du trône antique qui nous avait frappés, vue du large. Il y a cinq milles encore entre lui et nous ; le pays que nous traversons est un désert ; notre guide nous assure que les indigènes n'y viennent jamais, et cependant il est sillonné de sentiers aussi battus que s'il y passait tous les jours une foule nombreuse.

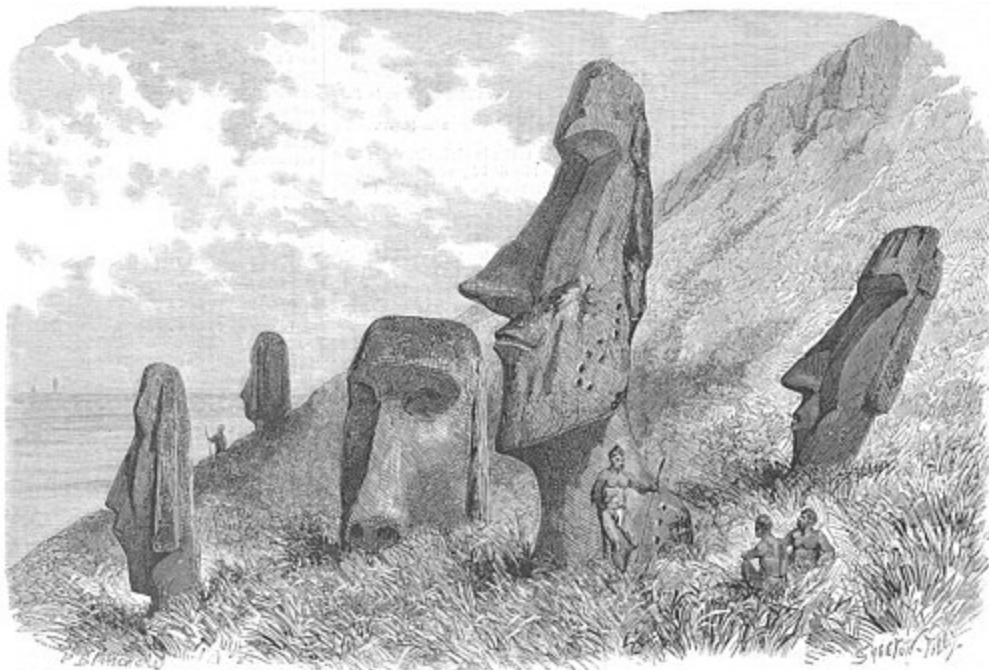
Que penser ? Le commandant de L... est tellement frappé de ce fait extraordinaire, qu'il suppose que les sauvages se rendent encore clandestinement au cratère pour y accomplir quelque pratique mystérieuse.

Entre Vaïha et Rano-Raraku, la terre est couverte de ruines ; les sentiers sont tracés au milieu d'antiques assises de pierres, d'épaisses murailles, de débris de constructions gigantesques. Des terrasses immenses sont disposées le long des falaises ; elles étaient autrefois chargées de statues ; on y montait par des gradins semblables à ceux des anciens temples hindous. Tous ces colosses sont renversés aujourd'hui, les jambes en l'air, la face enfouie dans les décombres ; les énormes bonnets en lave rouge, dont ils étaient coiffés, ont roulé loin d'eux.

C'est au milieu de ces ruines que les missionnaires découvrirent, il y a quelques années, de petites tablettes de bois couvertes d'hiéroglyphes que personne encore n'a pu déchiffrer.

Les statues se multiplient à mesure que nous approchons du Rano-Raraku, et leurs dimensions aussi s'accroissent ; on ne les trouve plus seulement au pied des terrasses ; le sol en est jonché.

Après trois heures de marche, nous apercevons debout, sur le versant du cratère, de grands personnages qui projettent des ombres d'une longueur démesurée ; ils sont groupés sans ordre et regardent presque tous de notre côté, quoique nous distinguons aussi quelques grands profils à nez pointus, tournés vers le nord.



L'ÎLE DE PÂQUES. — Statues situées sur le versant du cratère de Rano-Raraku.

Le contraste est frappant entre ces nouveaux colosses et ceux que nous connaissons déjà ; ceux-ci n'ont pas de buste, leurs têtes seules sortent de terre et regardent le ciel ; leur expression est méprisante ou moqueuse, leurs longues oreilles plates ont de loin un faux air du pêcheur égyptien ; ils appartiennent évidemment à une autre époque que les premiers, qui sont beaucoup plus grossiers ; quelques-uns sont tatoués et portent au cou et aux oreilles des ornements en silex incrusté ; c'est saisissant de se promener au milieu de ce monde de pierre...

Nous avons le cratère au-dessus de nos têtes, à nos pieds ces plaines désertes plantées de statues que si peu d'Européens ont pu contempler, et

pour horizon l'océan Pacifique.

Le retour est précipité ; je laisse derrière moi, couchés dans les herbes, tous mes compagnons éclopés ; plusieurs ont les pieds écorchés et tombent de soif et de fatigue ; je fais route avec le vieux Danois, qui fait gambader son cheval sur le Moraï, et ramasse un tas de vieux crânes blanchis pour le docteur qui étudie les races primitives.

J'ai formé le projet ambitieux de passer avant la nuit par le cratère de Rano-Kan ; je perds mon chemin, et me voilà pourtant en face de Rano-Kan...

Ce cratère est une des curiosités de l'île ; c'est un immense colysée, d'une régularité parfaite, dans lequel une armée entière pourrait aisément manœuvrer. C'est là que le dernier des rois du pays se réfugia avec son peuple, lors de l'invasion péruvienne, et c'est là qu'on les a tous massacrés ; les chemins qui y mènent sont remplis d'ossements humains, et par ci, par là des squelettes entiers sont couchés dans l'herbe... Mais les indigènes d'aujourd'hui n'ont pas de respect pour ces vestiges de leurs ancêtres et s'amusent d'une tête de mort comme d'un objet très-grotesque.

Notre visite à Rapa-Nui a été assez longue ; nous partons demain de grand matin ; à six heures, je fais mes adieux à ces pauvres amis sauvages que je ne reverrai jamais ; mon cœur se serre en les quittant.

À huit heures, l'amiral me fait appeler ; il désire, lui aussi, emporter une idole remplissant certaines conditions de taille et de physionomie ; il m'enverra demain à terre si j'ai quelque espoir de me procurer l'idole avant le départ de la frégate ; je l'assure, à son grand étonnement, que je serai de retour à six heures avec la statue demandée, et j'éprouve une réelle joie d'aller revoir une dernière fois, Nougā d'abord, Atamon et tous mes amis sauvages... J... me prépare plusieurs phrases de langue maorie pour me faire ouvrir la porte du vieux chef à cette heure matinale, car c'est dans un coin de son domaine que j'ai aperçu la statue que je rêve pour l'amiral.

(7 janvier). À quatre heures, je suis en route dans la baleinière de l'amiral ; le temps est calme.

L'aspect du village dans l'obscurité est aussi fantastique que le jour où je l'ai vu pour la première fois ; il y a de ci, de là des feux dans l'herbe ; devant ces feux passent les ombres de quelques sauvagesses matinales qui rôdent et surveillent la cuisson des patates douces.

Mon arrivée est signalée au vieux chef qui vient à ma rencontre ; je lui offre en échange de son idole une belle redingote d'amiral qu'il endosse sur-le-champ ; je n'ai pas de temps à perdre ; il faut songer à retourner avec le facile échange que je porte à l'amiral. En peu d'instant, tous les amis sont sur pied pour me voir encore ; voici Nougua, éveillé en sursaut, qui accourt, entortillé dans un grand manteau d'écorce de mûrier, voici Pétéro, Atamon, etc... ce sont bien les derniers adieux cette fois-ci ; dans quelques heures, l'île de Pâques disparaîtra pour toujours ; non-seulement je ne les reverrai plus, mais personne au monde ne me parlera d'eux...



Tatouages d'un homme.



Tatouages d'une fille de chef.

Il fait petit jour ; ils restent tous sur la plage et regardent la baleinière s'éloigner jusqu'à perte de vue.

L'amiral assure qu'il a de vives inquiétudes sur le sort du vieux Danois ; les sauvages de Rapa-Nui ne sont pas cruels ni méchants, mais on rencontre de temps en temps, dans l'intérieur de l'île, de vieux chefs à la mine peu rassurante ; on ne sait jamais d'ailleurs à quel degré de férocité peut atteindre un sauvage, ordinairement doux et pacifique, quand il est poussé par quelque passion inconnue aux hommes civilisés ou excité par quelque

superstition mystérieuse. Bref, l'amiral qui s'est amusé à étudier l'attitude des gens vis-à-vis du vieux Danois, est persuadé qu'ils n'attendent que notre départ pour le manger.

Et quand dans quelques mois la goëlette de M. Brander viendra chercher la récolte des patates douces, on répondra simplement qu'Adam Smitt est mort, et personne n'ira voir ni pourquoi ni comment.

JULIEN VIAUD,
Aspirant de 1^{re} classe.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Lorlam
- Bzhqc
- Sapcal22

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)